



GRESDA

Groupe de Recherche en Sciences Sociales
et en Développement en Afrique

NOTE DE RECHERCHE (N°04/ Janvier 2024)

FLAUBERT NGANYA, UNE FIGURE MÉCONNUE DE LA GUERRE DE LIBÉRATION NATIONALE DU CAMEROUN (1959-2015)

Par Gildas Igor NOUMBOU TETAM

Doctorat Phd en Histoire politique et conflits (Université de Douala)

Chercheur au GRESDA

Résumé

En Afrique subsaharienne, le Cameroun est l'une des rares possessions « coloniales » où le conflit politique né de la revendication d'indépendance fut tranché par la lutte armée. Exprimée pacifiquement dans le cadre d'un vaste mouvement politique constitué, dès 1948, par l'Union des Populations du Cameroun (UPC), cette revendication fut en effet criminalisée et bannie de la scène politique légale en 1955. La répression, qui fut intensifiée dans la foulée, précipita les cadres et les militants nationalistes vers l'exil et la lutte armée. Si pour autant, l'organisation et les modes d'action de la guérilla de l'UPC ont été documentés par de nombreux travaux en sciences sociales publiés autant au Cameroun qu'à l'étranger, les figures importantes du mouvement restent encore méconnues. C'est le cas Flaubert Nganya qui, aux côtés de Martin Singap puis d'Ernest Ouandié, anima de manière active l'Armée de Libération Nationale du Kamerun (ALNK) dans la région Bamiléké et le Mungo. Le présent article se donne pour ambition de combler le vide historique qui existe sur ce personnage. A partir des témoignages personnels publiés par Astrid Mack-kit en 2012 et des notes de renseignements collectées au Cameroun et en France, nous étudions son parcours et sa contribution à la lutte de libération nationale du Cameroun depuis son entrée au maquis en 1959 jusqu'à son décès en 2015. Notre démarche analytique sera par ailleurs qualitative, diachronique et pluridisciplinaire.

Mots-clés : Flaubert Nganya, UPC, guerre de libération nationale, ALNK, Cameroun.

Coordination scientifique GRESDA : Pr Claude ABE

Comité d'évaluation de cette note : Symplice B. MVONDO (Université de Ngaoundéré et GRESDA), Dadier Albert EKASSI (Université d'Ébolowa et Gresda), Wilfried MWENYE (GRESDA).

Prologue

À la fin de la décennie 1950, l'écrasante majorité de la population de l'Ouest-Cameroun était mobilisée aux côtés de l'Union des Populations du Cameroun qui, depuis 1956, entretenait une guérilla armée contre les forces coloniales françaises. Ce soutien populaire s'opérait à travers le repli en brousse (à la demande de l'UPC), le ravitaillement des unités combattantes, le renseignement et l'enrôlement au sein des maquis. En janvier 1959, la quasi-totalité des jeunes âgés de 18 à 30 ans avaient ainsi déserté les villages et les bourgades de la région bamiléké¹. Les uns, arrivés à un certain âge, s'étaient précipités hors de leurs chefferies vers les villes de Douala, de Yaoundé ou de Nkongsamba. Les autres avaient par contre trouvé refuge dans les forêts, et s'y étaient engagés, pour certains, au sein des maquis du CNO et du SDNK² mis en place par les cadres et les militants de l'Union des Populations du Cameroun, respectivement en Sanaga-Maritime et à l'Ouest-Cameroun.

Nganya Flaubert est de ceux dont l'engagement au maquis n'attendra pas le nombre d'années. Ce personnage qui intègre la guérilla en août 1959, alors qu'il n'est âgé que de 11 ans, s'illustre rapidement au sein des unités combattantes disséminées dans les forêts et les savanes de l'actuel département du Ndé. De simple soldat de rang, il gravit rapidement les échelons et devient, en 1962, instructeur au sein d'une unité spéciale baptisée « Troupe régulière » alors qu'il n'a même pas encore 20 ans. Ce combattant dont le bras est amputé dans le maquis de Batcha en 1963, après une grave blessure par balle, était un symbole vivant de l'austérité qui caractérisait l'expérience combattante au sein des maquis de l'UPC ; il incarnait l'engagement et le sacrifice pour la cause nationaliste. Sa vie est d'autant plus liée à l'Armée de Libération Nationale du Kamerun (ALNK) qu'il intègre le mouvement seulement deux mois après sa création le 30 mai 1959. Il ne sera arrêté par les forces armées du Cameroun qu'en janvier 1970, à la faveur du déclin amorcé par la guérilla upéciste en 1965.

¹ SHAT 6H253, Bulletin de Renseignement Hebdomadaire, semaine du 5 février au 11 février 1959, p. 13.

² Le CNO ou Comité National d'Organisation fut créé à l'issue d'une conférence organisée clandestinement les 2 et 3 décembre 1956 à Makaï dans la Sanaga-Maritime. Cette organisation paramilitaire fut mise en place dans le but d'empêcher non seulement la tenue des élections du 23 décembre 1956, mais surtout d'organiser à long terme la résistance armée contre la répression que les forces coloniales menaient sans relâche contre les partisans de l'indépendance. Le SDNK (Sinistre de Défense nationale du Kamerun) fut quant à lui mis sur pied le 10 octobre 1957 dans la forêt de Nka à Baham à la faveur d'une querelle de succession dans cette chefferie. Cf. ARO, Commissariat Spécial de Dschang, note confidentiel N° 535/ RG du 8 octobre 1958. Renseignements obtenus lors de l'interrogatoire de Pierre Simo, document non classé ; ANOM, Affpol-3327, Rapport de Sureté N° 1612/PS2 (période du 30 mars au 21 avril 1958), p. 3 et SHD 10T178, EMAT, 2^e bureau, Activités subversives au Cameroun d'octobre 1957 à mai 1959, « Situation de l'ordre public au cours du mois de mars 1958 », p. 2.

Jusqu'à sa mort en 2015, il restera fidèle à ses convictions et à son attachement pour le Cameroun et l'Afrique.

Malgré le rôle important qu'il a joué dans la lutte de libération du Cameroun, cette figure du nationalisme camerounais reste jusqu'ici absente du récit historique et de la mémoire collective. Le présent papier apporte une contribution à la connaissance de sa vie et de son combat politique. A partir des témoignages personnels publiés par Astrid Mack-kit en 2012 et des notes de renseignements collectées au Cameroun et en France, elle étudie son parcours, et surtout sa contribution à la lutte de libération nationale du Cameroun depuis son entrée au maquis en 1959 jusqu'à son décès en 2015.

Une enfance tumultueuse marquée par la guerre et les drames familiaux

Nganya Joseph Faubert vient à l'existence le 25 septembre 1948 à Kumba, dans le *Southern Cameroon*. Cadet d'une famille nombreuse de neuf enfants, dont les parents sont en réalité originaires de Batcha³, il connaît une enfance agitée, car une guerre de libération nationale secoue la région de l'Ouest-Cameroun au moment où il y amorce sa socialisation après leur retour au village natal.

A la différence de la Sanaga-Maritime où l'assassinat de Ruben Um Nyobè avait précipité le déclin de la guérilla upéciste, la région bamiléké était en effet presque entièrement contrôlée par l'Armée de Libération Nationale du Kamerun au moment où il intègre ce mouvement armé en août 1959. D'après le lieutenant-colonel Gribelin, l'administration n'y exerce son autorité que sur les chefs-lieux d'arrondissement et sur quelques groupements restés fidèles plus par « animosité tribale » que par attachement véritable au pouvoir colonial⁴. Il s'agissait essentiellement : dans l'arrondissement de Dschang de la chefferie éponyme et de la chefferie Foréké ; dans l'arrondissement de Mbouda de la seule chefferie Batcham ; dans l'arrondissement de Bafoussam des groupements Balen et Bandjoun. À ces localités s'adjoignait la chefferie de Batoufam⁵. Sur une population d'environ 510 600 âmes recensées dans tout le plateau bamiléké en 1960, seules 230 000 vivaient officiellement dans la « légalité » contre 280 600 personnes demeurées au maquis⁶. Partout ailleurs, les maquisards exerçaient un pouvoir considérable sur les villageois. Seuls les habitants de la zone de

³ Il s'agit d'une agglomération du département du Haut-Nkam à l'Ouest-Cameroun,

⁴ SHD 6H240, Rapport Gribelin (Groupement tactique Nord), Dschang, 10 février 1961, p. 1.

⁵ *Ibid.*

⁶ Cf. « Position des populations bamiléké au début février 1960 », *Ibid.*, p. 54.

Dschang, notamment de Bafou, étaient restés fidèle aux autorités⁷. Il n'en était pas autrement de la subdivision d'origine de Nganya Flaubert, la subdivision de Bagangté. Mathieu Ndjassep qui fut l'un de ses plus grands compagnons de lutte, témoigne à cet effet :

Dans les années 1959/1960, toute la jeunesse de la région était combattante. Les militaires français restaient en ville à la Subdivision. Ils n'avaient aucun moyen d'entrer dans les villages, parce que les villages étaient gardés par les populations avec tous les jeunes. Par ailleurs, il n'y avait pas encore de route pour qu'une voiture puisse circuler. On marchait à pieds pour se rendre dans les villages. Ceux-ci étaient gardés partout par les jeunes qui bloquaient l'accès avec des troncs d'arbres. Il était impossible pour une voiture de passer. Les routes reliaient seulement les villes⁸.

C'est dans ce contexte « troublé » que Flaubert Nganya amorce ses études primaires. Pour autant, les documents que nous avons consultés jusqu'ici ne donnent aucune précision à ce sujet. Même le long entretien qu'il accorde à Astrid Mack-Kit n'en donne aucun détail. Les conditions de sa scolarité à l'Ouest-Cameroun, qu'il aborde vaguement, ne fournissent aucune information personnelle. Ce témoignage, dont nous retranscrivons ici un extrait, stipule que :

Nos écoles dans villages étaient construites en briques de terre battue. Les bancs étaient rudimentaires, ils étaient en bois. La partie supérieure avait trois ouvertures dans lesquelles étaient posés les encriers. Nous étions trois élèves par banc. Pour écrire, nous disposions de plumes et d'un buvard pour sécher. Le BIC n'existait pas encore (...). La plume permettait d'ailleurs d'avoir la meilleure écriture. Il fallait prendre le temps. Avec le BIC, on écrit rapidement, mais moins bien. Nous étions entre 35 et 50 enfants par classe, car on regroupait les enfants de plusieurs villages avoisinants dans une même école. En général, les Directeurs étaient des Français. Mais, il y avait aussi quelques Directeurs kamerunais bien formés. Seulement, on préférait plutôt les envoyer dans des villages reculés. En tous cas, dans le centre-ville, c'était toujours des Français »⁹.

Cette déclaration a le mérite de nous renseigner sur l'école coloniale de manière générale et les conditions rustiques dans lesquelles les élèves y apprenaient à lire et à compter. Cependant, il ne nous fournit aucune donnée sur la chronologie, le lieu et le nom de l'école où le personnage fit ses premiers pas à l'école. La seule précision qu'il apporte dans la suite de son témoignage, demeure la corrélation qu'il établit entre le décès de son père en août 1959, la fin de ses études et son enrôlement au sein de l'Armée de Libération Nationale du Kamerun (ALNK) ; ce mouvement paramilitaire qui voit le jour le 30 mai de la même année sur la cendre du Comité National d'Organisation (CNO) en Sanaga-Maritime et du SDNK et du

⁷ SHD 6H240, Rapport Gribelin (Groupement tactique Nord), *Ibid.*

⁸M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison, témoignages d'anciens combattants de l'ALNK*, recueillis par Astrid Mack-kit, p. 24

⁹ *Ibid.* pp. 18-19.

Sinistre de Défense Nationale du Kamerun (SDNK) à l'Ouest-Cameroun et dans le Mungo¹⁰. En effet, la mort de son père entraîne un grand bouleversement dans sa vie, et à l'âge de 11 ans, il arrête ses études pour amorcer un parcours de militant et de combattant nationaliste.

L'expérience combattante d'un « enfant soldat »¹¹

L'enrôlement de Nganya Flaubert dans le maquis, un dimanche de l'année 1959, fut à la fois précoce et fortuite. Alors qu'il se rendait au culte, comme il en avait l'habitude, les éléments de l'ALNK arrivèrent dans son village avec pour objectif de recruter des combattants. Après avoir constaté que « ce curieux petit jeune en chemin vers l'église » - tel qu'il se décrit lui-même - les observait, le responsable de troupe sortit du rang, l'arrêta et lui donna quelques gifles ; l'objectif étant d'éprouver sa virilité et sa capacité de résistance¹². Dans la foulée, il le fit avancer vers lui. La formation politique et militaire de Nganya Flaubert débuta dès lors. Dans ses déclarations à Astrid Mack-Kit, il reconnaît que les combattants upécistes ne l'auraient jamais amené s'ils ne l'avaient pas remarqué sur le chemin de l'église. Sa vie aurait été autrement sans cette rencontre fortuite ! Avec le recul, il en est arrivé à la conclusion selon laquelle il s'agissait d'une rencontre avec son destin. Certes son départ vers le maquis n'était pas l'expression d'un choix délibéré, ce d'autant qu'il était encore mineure. Cependant, il fut dans la foulée si imprégné par les valeurs nationalistes qu'il resta convaincu que sa destinée était celle-là ; qu'il devait mener la lutte contre le « colonialisme » et le « néocolonialisme » au Cameroun¹³.

Arrivée au maquis, Nganya Flaubert fut conduit au sein d'une unité combattante de l'ALNK. Nous ignorons cependant le nom et la zone d'implantation de ce maquis. Malgré son jeune âge, il fut nommé garde du corps du chef de troupe. C'est à ses côtés qu'il amorça son expérience combattante en brousse, la plupart du temps dans une case située à la périphérie du campement. Après quelques mois de bons et loyaux services aux cours desquels il avait été initié au maniement des armes et aux techniques de guerre, il fut affecté, en 1960, dans une unité à Badoumga : l'une des localités de la subdivision de Bagangté située à la lisière de Makenene. C'était à la faveur d'un déplacement qu'il y effectua aux côtés de son chef de

¹⁰ A ce propos, lire A. Mbembe, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala, 1996 ; T. Deltombe et al. *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la françafrique. 1948-1971.*, Paris, La Découverte G. I. Nombou Tetam, « Communication et résistance sous maquis au maquis (1955-1971) », Thèse de Doctorat d'histoire, Université de Douala, 2021.

¹¹ Sur les enfants soldats dans la guerre de libération du Cameroun, lire G. Wate Sayem, « Les enfants soldats en pays bamiléké et dans le Nord Mungo pendant la Guerre de Libération Nationale du Cameroun (1957-1971) », Thèse de doctorat Ph.D, Université de Dschang, 2021.

¹² M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison...*, pp. 25-26

¹³ *Ibid.*

troupe. Rappelons que les maquisards étaient assez nombreux et très mobiles à cette période. Au commandement militaire du maquis, on trouvait dans l'ordre de préséance, le chef d'état-major, les commandants de zone, les commandants militaires au niveau des districts, les chefs de régiments et un commissaire politique¹⁴. Chaque responsable de district commandait 4 à 5 secteurs ; chacun commandé par un chef secteur, un chef de poste et un chef de camp¹⁵. Nganya Flaubert fut nommé secrétaire d'un chef secteur avant sa formation militaire complète et sa nomination comme instructeur au sein de la Troupe régulière : une unité créée spécialement pour la formation politique et militaire des combattants nationalistes. Aux côtés du chef de ce régiment spécialisé et de ses camarades d'unité, il parcourait les forêts et les collines de la région bamiléké et du Mungo pour des formations foraines organisées au bénéfice des chefs de troupe et des combattants de l'ALNK. Comme en témoigne le personnage lui-même, « On pouvait être aujourd'hui à Mbanga et le lendemain ailleurs »¹⁶.

En novembre 1962, alors que Ernest Ouandié avait déjà pris le commandement politique du maquis depuis son retour d'exil en juillet 1961 et que le commandement militaire était assuré par Kana David depuis le décès de Singap Martin le 8 septembre de la même année, Nganya Flaubert fut détaché, avec quelques camarades de la Troupe régulière, pour une mission qui restera emblématique des opérations menées par cette unité spéciale. C'était dans un maquis situé à Makéné : cette unité où l'armée camerounaise attaquait régulièrement les combattants nationalistes envoyés en mission de ravitaillement depuis les districts du pays bamiléké et du Mungo¹⁷. Les éléments de la Troupe régulière furent envoyés ici avec la double mission de tendre une embuscade aux militaires et de ramener du butin. Mais, après plus de quatre jours de guet, aucun mouvement des forces régulières ne fut enregistré sur le site de l'opération. Sous l'instigation de Nganya Flaubert qui en était alors l'instructeur, la troupe reprit la route dans l'espoir d'affronter les forces de l'ordre stationnées dans les localités périphériques de la ville de Bagangté. Elle fit alors la rencontre d'une patrouille motorisée qui revenait de Tonga. Parmi les occupants du véhicule militaire, seul un soldat s'échappa de justesse. Des casques, des armes et des munitions furent récupérés aux victimes de l'attaque et ramenés très probablement au quartier général de la Troupe régulière. Il s'agit

¹⁴ G. I. Noubou Tetam, « Communication et résistance sous maquis... », p. 388.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Sauf indication contraire, les occurrences factuelles qui suivront proviennent pour l'essentiel du témoignage de Flaubert Nganya lui-même. Cf. M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison...*

¹⁷ Pour plus de détails, lire S. Mbatchou, « Contribution à la connaissance de l'Histoire de l'Armée de Libération Nationale Kamerounaise (ALNK) : 1959-1971 », Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I, 2003.

de trois carabines 36 et deux mitrailleuses¹⁸. Ce butin était d'autant plus important que la Troupe régulière de Nganya Flaubert combattait généralement les forces de défense et de sécurité du Cameroun avec des moyens très modestes, constitués pour l'essentiel de deux mitrailleuses, trois carabines, quelques « double-balles » ou fusils à double canon et de quelques armes de fabrication locale. Aussi, le chef de cette unité spéciale disposait-il d'une grenade¹⁹.

D'autres embuscades furent organisées dans la foulée avec plus ou moins de succès, même si c'était au prix de nombreuses pertes en vies humaines. C'est le cas de cette mission qui fut accomplie, à l'aube de l'année 1963, dans la localité de Batcha, près de Bafang. Trois jours plus tard, la Troupe régulière quitta les lieux pour une énième opération d'embuscade qui fut cette fois-ci menée près du site d'un chantier de construction appartenant au Génie militaire. C'était le 27 janvier 1963. Après une préparation physique et psychologique au cours de laquelle Nganya Flaubert avait instruit ses camarades sur les techniques d'évacuation en zone de guerre, ils enjambèrent une colline d'où un camp des militaires éclairés par les lampes à pétrole était visible. En compagnie d'autres camarades comme « Château Dynamique » et « Bout de canon », il y passa la nuit sous la vigilance des sentinelles disposées des quatre coins du site. Le lendemain, deux véhicules militaires firent irruption en fin d'après-midi, et les combats qui s'en suivirent, firent de ce campement de circonstance un immense champ de bataille. Nganya Flaubert fut d'ailleurs grièvement blessé par balle au bras gauche.²⁰

Après trois interventions chirurgicales « à vif » (sans anesthésie), il sera finalement amputé au niveau de l'humérus. D'après son témoignage, ces opérations menées dans des conditions rustiques par un infirmier recruté au maquis, furent particulièrement éprouvantes. Quelques jours après la première intervention, ce dernier constata en effet que l'os du bras était en partie décharné. Sans anesthésie, sa main fut à nouveau opérée. Un mois plus tard, une troisième intervention fut menée pour les mêmes problèmes. Un camarade qui fut aussi gravement blessé succomba entre temps, contrairement à Nganya Flaubert dont la rémission fut vélocité. Au moment où se tint la conférence militaire de l'ALNK en mai 1963, c'est-à-dire 3 mois après la bataille du 27 janvier, il était quasiment guéri de ses blessures²¹. C'est à cette conférence des officiers, des sous-officiers et des combattants venus du Mungo et de tous les

¹⁸ M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison...*, p. 41.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 43

²¹ *Ibid.*, p. 44

districts militaires de l'ALNK, qu'il sera véritablement porté en triomphe par le haut commandement du maquis. Très content de leur exploit du 27 janvier, Ernest Ouandié fit l'éloge de la Troupe régulière. La victoire des opérations menées par Nganya Flaubert et ses camarades entraine, selon lui, dans les annales de l'histoire, car tout le monde en parlera après la victoire de l'ALNK.

En juin 1963, Nganya Flaubert sera de la deuxième promotion de l'Ecole des cadres créée au Quartier Général de l'ALNK par Ernest Ouandié. A l'issue de sa formation politique et militaire qui avait été animée par Ernest Ouandié et un certain Jean Chine, l'instructeur en chef de l'ALNK²². Ce dernier exprima à nouveau le désir de réintégrer la Troupe régulière. Cette demande fut cependant rejetée par le haut commandement, car il n'était plus en mesure de combattre à cause de son handicap. Désormais, ses responsabilités étaient beaucoup plus intellectuelles que militaires. Il fut ainsi nommé instructeur politique et militaire au sein de l'état-major. Il assumait cette fonction jusqu'à son arrestation par les forces armées du Cameroun en 1970.

De l'arrestation à la détention à Bafoussam

Le 19 février 1970 à l'aube, Nganya Flaubert fut arrêté au maquis de Bamack, avec un camarade connu sous le pseudonyme de lutte « Sans pitié ». Conduits devant le colonel Djankou dans le camp militaire le plus proche, ils furent immédiatement soumis à un interrogatoire particulièrement musclé. Les questions furent d'abord posées au camarade qui, sous le coup de la pression, fit la révélation selon laquelle Nganya Flaubert était son chef en brousse²³. En conséquence, c'est à lui qu'il fallait s'adresser pour les détails relatifs à l'organisation du maquis. Le colonel se détourna alors du camarade « Sans pitié » et asséna, à Flaubert, un violent coup de pied au bas-ventre. Après avoir essayé en vain d'arracher les révélations et les aveux, il fit conduire les deux « prisonniers » à Bazou. Le lendemain, ils prirent la route de Bagangté, dans l'après-midi. Là encore, ils seront soumis à un traitement particulièrement éprouvant et dégradant. Le récit que Nganya Flaubert fait de cette expérience fournit des détails particulièrement horribles :

Un militaire est venu, m'a tenu par ma chemisette et m'a trainé derrière la maison, confia-t-il à Astrid Mack-Kit. Il y avait un petit hangar et un banc sur lequel il m'a fait asseoir. Il a descendu mon pantalon. Il a relié mon sexe et

²² Ce surnom lui avait été attribué après un stage militaire en Chine. Cf. ARO, Synthèse mensuel de sureté N° 0474/RS/2, Yaoundé le 6 mars 1963, document non classé

²³ L'essentiel de ces informations proviennent du témoignage de Flaubert Nganya à Astrid Mack-Kit. M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison...*, pp. 68-74.

mon orteil avec un câble électrique et a versé de l'eau sur moi. Il m'a dit : « tu ne veux pas dire où se trouve Ouandié, maintenant tu vas parler » (*sic*). Il a branché le courant. J'ai commencé à crier, crier jusqu'à ce que je n'avais plus de voix (*sic*). Il m'a détaché pour me fouetter jusqu'au sang. A ma grande surprise, mon dos a guéri sans aucun remède or, il était « totalement détruit ». L'habit qui avait collé sur moi, s'est détaché seul. Je peux dire que c'est là vraiment un des mystères de la lutte pour la révolution²⁴.

Ce témoignage effroyable, qui fait l'impasse sur le sort qui fut réservé au camarade « Sans pitié », fournit de précieux renseignements sur la capacité de résilience et d'endurance des Ngagna Flaubert. Le courage et la foi, il en aura encore besoin, car la séance de torture décrite ci-dessus, ne sera pas son dernier supplice. Quelques jours plus tard, à Bafoussam où ils ont entre-temps été transférés toujours dans un camp militaire, un officier de renseignement s'en prit brutalement à lui en le giflant avec une rare violence. Le coup fut si violent qu'il eut mal aux oreilles pendant des mois. Il en garda les séquelles pendant les cinq années de détention qu'il passa à la prison de Bafoussam. Le même officier leur soumit dans la foulée à une séance d'interrogatoire qui fut, d'après ses témoignages, la dernière session de torture à laquelle ils firent face. Ils furent par la suite transférés à la Brigade Mixte Mobile (BMM) de Bafoussam et, en fin, à la prison centrale de la même ville où Flaubert fut condamné à cinq ans de prison et son camarade « Sans Pitié » à dix ans.

Pour survivre à la détention dans un pénitencier où il ne recevait quasiment pas de visite, Nganya Flaubert eut l'idée, avec le soutien de ses codétenus, de faire du petit commerce. Contrairement aux camarades qui gagnaient des subsides en effectuant les petits travaux manuels, son handicap ne lui donnait pas le choix. Grâce aux centimes collectés auprès de ces « camarades », il cuisinait du couscous et du manioc qu'il vendait dans l'enceinte de la prison. Les « petits enfants », qui avaient été emprisonnés pour des larcins et autres infractions mineures, l'aidaient à « tourner le couscous ou à écraser les arachides » à la pierre. Ils recevaient en contrepartie leurs repas journaliers. Ce « restaurant » permettait à certains prisonniers, en l'occurrence ceux qui avaient les moyens, d'éviter les repas de la prison cuisinés généralement dans les mauvaises conditions d'hygiène. Nganya Flaubert vendait également des cigarettes aux détenus. Un paquet qui coûtait 100 Francs CFA à l'extérieur de la prison se vendait à 300 Francs à l'intérieur, soit 15 Francs le bâton. Cette activité était d'autant plus rentable qu'il réussit, seulement en deux ans, à constituer une épargne de 77000 Francs.

²⁴ *Ibid.*, p. 69.

C'est un changement d'équipe à la tête de la prison qui mit malheureusement un terme à son restaurant et à son petit commerce en 1972. Alerté par la rumeur qui précéda la prise de fonction du nouveau régisseur, et conscient surtout de la menace que représentait ce changement pour les économies qu'il avait constituées jusqu'alors, il rangea ses vêtements et son épargne dans une cantine, qu'il fit entreposer chez une femme à l'extérieur de la prison²⁵. Cette précaution fut d'ailleurs d'autant plus utile que ses codétenus furent spoliés par les nouveaux responsables. La prison de Bafoussam fut parallèlement soumise à un régime de détention très sévère. Aussi, les prisonniers politique furent-ils affectés dans les quartiers réservés aux détenus de droits commun et vice-versa. Un gardien pouvait aussi pénétrer dans une cellule et frapper un prisonnier sans motif. C'est le cas de Nganya Flaubert qui, un matin, fut sauvagement battu par le chef des gardiens de la prison. Il le frappa « si fort et si longtemps » qu'il en fut épuisé. Au moment où le détenu hurlait de douleurs, ce forcené « n'avait même plus la force pour frapper (ses) camarades de cellule, témoigne-t-il »²⁶. Quelques jours plus tard, le même surveillant se déchaina sur un autre détenu - un mineur de 17 ans condamné pour défaut de carte d'identité -, qui, dans la foulée, succomba à ses blessures. Sous la pression de sa famille, il fut ordonné une autopsie. Ces examens révélèrent que l'adolescent avait succombé à des « blessures internes » à la suite des coups reçus. A la suite d'une enquête menée au sein de la prison, et aussi du témoignage de Nganya Flaubert qui assista impuissamment à la bastonnade meurtrière du jeune homme, ce gardien fut condamné pour homicide.

Dans la prison de Bafoussam, Nganya Flaubert exerçait en outre le travail d'interprète, parallèlement aux cours bibliques qu'il suivait par correspondance. Ses compétences étaient particulièrement sollicitées par les membres de la mission adventiste qui venaient prêcher dans la prison. Il traduisait, en langue locale, le sermon que ces derniers prononçaient exclusivement en français. Après sa libération en 1975, il quitta la ville de Bafoussam et ses « frères » de l'église adventiste pour s'installer définitivement à Douala.

La libération et le combat contre le silence et la damnation mémorielle

Après cinq ans de détention à la prison de Bafoussam, Nganya Flaubert fut libéré le 28 mars 1975. Au bout d'un bref séjour à Djombe (dans le Mungo), il s'installa à Douala le 9 septembre de la même année, plus précisément au quartier Madagascar, dans une case

²⁵ En deux ans d'activités, Nganya Flaubert avait constitué une épargne de 77 000 Francs.

²⁶ *Ibid.*, p. 72

inhabitée appartenant à son frère. C'est ici en effet qu'il entama une « nouvelle vie ». Avec les épargnes constituées en prison, il ouvrit une petite échoppe doublée d'une vente à emporter. Trois ans plus tard, il se maria, et de cette union naquirent quatre enfants dont une fille et trois garçons. Malgré les multiples engagements sur les plans social et familial, Nganya Flaubert ne se détourna pas de son engagement politique. Fidèle aux idéaux de l'UPC, il poursuivit insidieusement la lutte de libération sur un nouveau front : celui du combat contre le silence, l'invisibilité et la damnation organisés depuis le sommet de l'Etat contre les survivants et les morts de la Guerre du Cameroun. Il exprimait alors son indocilité à l'égard du gouvernement camerounais duquel il « (n'attendait) rien comme aide (*sic*) ». Comme il le dit lui-même, un bon militant upéciste devait demeurer :

Sincère et puis actif. Les intérêts du Parti doivent lui être plus chers que sa vie. Les intérêts du parti ne doivent pas être subordonnés aux intérêts personnels. Prendre soin des intérêts du parti plus que de soi-même. Prendre soin des autres plus que de soi-même. Etre patriote, être nationaliste. La mort ne nous fait absolument rien. Et la sainte écriture renforce notre conviction²⁷.

À partir des années 1990, la lutte pour la reconnaissance qui fut, pendant le parti unique, menée dans les tiers-lieux et les périphéries de la scène politique, notamment à travers les chants, les contes et les légendes, fut structurée et formalisée dans le cadre d'un mouvement national. En effet, les anciens combattants de l'ALNK eurent d'abord l'idée de se rassembler au sein des cellules ou des Comités de Base (CB). Cette initiative donna naissance à un mouvement dénommé Résistance qui, malheureusement, ne résista pas aux difficultés financières. Ces anciens combattants seront d'autant plus décomplexés que les dirigeants camerounais, sous la pression de la rue, réhabiliteront les leaders historiques de l'UPC, en l'occurrence Ruben Um Nyobè, Félix Moumié et Ernest Ouandié qui seront reconnues en tant « figures de l'histoire du Cameroun » conformément à la Loi N°91/022 du 16 décembre 1991²⁸. Le vent des démocraties et de la libéralisation du jeu politique soufflait aussi sur le pays.

Le 25 mai 2005, l'Association des vétérans de la lutte de libération du Cameroun (ASVECAM), sera créée sur la cendre du mouvement Résistance. C'était à l'occasion de la commémoration des 50 ans des massacres de mai 1955. Cette association dirigée par Mathieu Njassep, un compagnon de lutte de Nganya Flaubert, avait pour objectif d'identifier les survivants de la lutte sur toute l'étendue du Cameroun et de regrouper les « orphelins de ceux

²⁷ *Ibid.*, p. 89.

²⁸ Voir le quotidien *Cameroon Tribune* N°5033 du 19 décembre 1991.

qui sont tombés dans la lutte, les veuves et les veufs »²⁹. L'ASVECAM avait aussi l'ambition de militer en faveur d'une politique d'entraide entre les anciens combattants de l'UPC et surtout de lutter pour un devoir de mémoire à travers l'érection des monuments et la dénomination des rues, des écoles et certains bâtiments publics en l'honneur des martyrs de la lutte de libération nationale³⁰. Les anciens combattants de l'UPC devaient être reconnus pour ce qu'ils sont, à savoir les héros l'indépendance. L'association avait par ailleurs pour mission de militer pour que le Cameroun et la France, qui leur avait « imposé cette guerre », reconnaissent les crimes qui l'ont irrigué et indemnisent les victimes. Ces objectifs étaient d'autant plus chers à la direction de cette association qu'elle était constituée essentiellement des anciens combattants de l'UPC. En plus de Nganya Flaubert, on peut citer Njassep Mathieu, le président et Nyetem Antoine, le vice-président.

Malgré les difficultés financières, l'association entreprit des actions multiples à travers les meetings, les réunions et les courriers envoyés aux autorités compétentes au Cameroun et à l'étranger. Ainsi, le Président de la République du Cameroun, les ambassades et l'Organisations des Nations Unies furent notifiés par écrit de l'existence de l'association après en 2005. Après plusieurs demandes d'audience formulées dans la foulée, les responsables de l'association furent reçus à l'ambassade de France. La délégation était composée de Njassep Mathieu, le président de l'Association, Nyetem Antoine, le vice-président, et de Nganya Flaubert dont la contribution à toutes les initiatives entreprises au sein de l'organisation était à la fois importante et permanente. Il faut ajouter à cela la participation aux activités et aux réunions de l'UPC tant au niveau national qu'à celui du comité de base « Ernest Ouandié » dont il était l'un des responsables du 3^{ème} arrondissement de la ville de Douala. C'est le cas du congrès annuel de 2011 à laquelle sa participation fut particulièrement remarquable. Rappelons qu'il était par ailleurs membre du comité directeur de l'UPC, légalisée à nouveau en 1990.

Mais le 4 novembre 2015, Nganya Flaubert décède à Douala, des suites d'un accident de circulation. D'après le communiqué qui fut publié à cet effet par le secrétariat du Comité directeur de l'UPC, il fut victime d'un traumatisme crânien. Ce combattant, qui avait survécu courageusement aux blessures du corps et de l'esprit infligées successivement au maquis, dans les camps de torture et en prison, trouva ainsi la mort de la manière la plus banale. Il s'en alla malheureusement sans avoir assisté à l'avènement du Cameroun nouveau pour lequel il

²⁹ M. Njassep et F. Nganya, *L'avenir nous donnera raison...*, p. 89.

³⁰ *Ibid.*, p. 90

avait consacré sa vie. Certes le contexte national n'était plus, en 2015, celui des années 60, mais la liberté et l'unité pour lesquelles il avait consacré sa vie restent encore des objectifs à atteindre. Aussi, la mémoire du maquis est encore lestée par la peur et le rejet de la même manière que l'image du maquisard est toujours couverte d'anathèmes et de préjugés.

REFERENCES

LES ARCHIVES

➤ Archives Régionales de l'Ouest (A.R.O.)

Commissariat Spécial de Dschang, note confidentiel N° 535/ RG du 8 octobre 1958.

Renseignements obtenus lors de l'interrogatoire de Pierre Simo, document non classé.

Synthèse mensuelle de sureté N° 0474/RS/2, Yaoundé le 6 mars 1963, document non classé

1AA88,

Bafoussam (Subdivision) terrorisme renseignement.

➤ Archives Nationales d'Outre-Mer (A.N.O.M., Aix-en-Provence)

Affpol-3327,

Rapport de Sureté N° 1612/PS2 (période du 30 mars au 21 avril 1958).

Affpol 3348,

Rapport de sureté (période du 1er au 10 juin 1958).

Rapport de sureté (période du 11 au 25 juillet 1958).

➤ Archives des services historiques de la Défense (S.H.D.) de Vincennes

10T178, EMAT, 2è bureau,

Activités subversives au Cameroun d'octobre 1957 à mai 1959, « Situation de l'ordre public au cours du mois de mars 1958 ».

6H253,

Bulletin de Renseignement Hebdomadaire, semaine du 5 février au 11 février 1959.

6H240,

Rapport Gribelin (Groupement tactique Nord), Dschang, 10 février 1961.

BIBLIOGRAPHIE

Deltombe T. et al. *Kamerun! Une guerre cachée aux origines de la françafrique. 1948-1971.*, Paris, La Découverte.

Mbatchou S., « Contribution à la connaissance de l'Histoire de l'Armée de Libération Nationale Kamerunaise (ALNK) : 1959-1971 », Mémoire de Maîtrise en Histoire, Université de Yaoundé I, 2003.

Mbembe A., *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala, 1996.

Njassep M. et Nganya F., *L'avenir nous donnera raison, témoignages d'anciens combattants de l'ALNK*, recueillis par Astrid Mack-kit, p. 24

Noumbou Tetam G. I., « Communication et résistance sous maquis au maquis (1955-1971) », Thèse de Doctorat d'histoire, Université de Douala, 2021.

Wate Sayem G., « Les enfants soldats en pays bamiléké et dans le Nord Mungo pendant la Guerre de Libération Nationale du Cameroun (1957-1971) », Thèse de doctorat Ph.D, Université de Dschang, 2021.

Annexe : Nganya Flaubert un an avant son décès en 2015



Cliché : Jean Claude Tchouankap, Dschang, 29 avril 2014